

Chapitre I

Un Maître

Quand Jacques de Vesoule, vêtu avec une extrême recherche, parut sur le seuil du petit salon où l'attendait Léonard Gervel, son ancien précepteur, celui-ci ne put se défendre de songer à certains types d'élégance, tels qu'en décrivent les psychologues du roman mondain.

Il ne découvrit pourtant guère de beauté physique dans la personne du comte, estimant que celui-ci était trop mince bien qu'il fût musclé et grand, et remarquant que sa moustache duveteuse était chétive au prix du casque irréprochablement lissé de cheveux très noirs, que le jeune homme portait longs « à l'artiste ». Gervel était encore choqué par la rigidité du nez, qui donnait à toute la figure une expression presque dure, en dépit de la douceur

et de l'indécision de ses grands yeux bleu-clair de fleur de lin, qu'on eût pris pour ceux d'une femme, saphirs germains dans un teint mat de gallo-romain.

Et, comme, alors, Gervel revit dans sa mémoire, durant une seconde seulement, la tête bouclée du petit Jacques, à qui – peu s'en fallait qu'un quart de siècle ne se fût écoulé depuis lors – il avait enseigné les éléments de ce qui constitue l'habituelle culture, il éprouva un peu de désenchantement. Car, depuis trois semaines qu'il avait décidé de tenter la démarche dont, juste à l'heure où nous sommes, il n'avait encore accompli que les préliminaires, il s'était plu à faire, dans son esprit, s'éclorre en une figure d'homme, le minois de bambin dont il avait gardé l'image vivante en son souvenir, à la faire soudain s'épanouir dans son ensemble, sans se soucier du travail lent de la nature, qui ovalise ou arrondit le faciès, accentue ou amenuise les traits et rend plus ou moins nets les méplats d'un visage.

– Gervel !

– Jacques !... Monsieur de Vesoule !...

Cela n'avait duré que le temps d'un geste qu'on réprime aussitôt. Aussi bien, n'était-ce que l'effet d'une effusion momentanée, ce croisement de salutations où se heurtaient, chez l'un, la surprise et comme un reste mal dissimulé d'antérieure cordialité, et, chez l'autre, la réminiscence subite d'une appellation jadis coutumière, avec, aussitôt, l'intelligence d'une maladresse commise.

Et, tandis que le vieillard balbutiait je ne sais quelle formule polie pour excuser son intrusion dans le château de Mavesée, il sentit toute la distance à laquelle on entendait le maintenir, quand ces mots tombèrent un à un, cérémonieux et se faisant visiblement froids, de la bouche de son interlocuteur :

– Que désirez-vous, Monsieur Gervel ?...

Ce qui amenait l'homme ainsi interpellé, c'était une chose extraordinaire.

Il y avait vingt-cinq ans, Léonard Gervel était venu pour la première fois au château de Mavesée.

Cette demeure seigneuriale qui avait, de temps immémoriaux, appartenu à l'ancienne famille, aujourd'hui complètement disparue, des comtes de Vesoule, est située en terre wallonne sur un plateau dominant le val joyeux de la Burdinnale, un ruisselet limpide de Hesbaye. Le toit du castel, en ardoises d'un bleu noir d'hirondelle, éclate au soleil de midi à travers un massif de peupliers et de hêtres. De trois côtés les fondements trempent dans une pièce d'eau dormante, envahie par les joncs et plaquée de nénuphars jaunes. C'est un beau et commode manoir, un peu vétuste et patiné par les hivers.

À peine, à l'époque où il y survint, Gervel avait-il atteint la trentaine, et Jacques, dont il devait être le précepteur, courait son dixième printemps.

L'homme et l'enfant s'étaient bientôt pris l'un pour l'autre d'une vive affection. Or, ce lien

qu'une efflorescence inexplicée de mutuelle sympathie établissait entre eux, ne fut pas un mince adjuvant pour hâter le développement de l'intelligence de l'élève et pour faire plus rapide son acheminement vers la possession d'une instruction solide et variée.

Du reste, les méthodes du professeur ne procédaient point des dissolvantes pédagogies qu'on a érigées en systèmes ; et nul programme asservissant ne limitait maladroitement le champ ouvert et libre de son enseignement.

Le cerveau juvénile de son disciple, Gervel le pétrissait à sa guise, étant seul à en aiguïser l'activité. Seul aussi il éveillait la sensibilité de l'enfant. Pendant un lustre, Jacques grandit, échappant à l'école, trop souvent pitoyable « étuvée d'âmes » dans laquelle se diluent tristement les caractères.

Et déjà le jeune de Vesoule sentait bouillonner son adolescence. Elle bruissait dans ses artères, au milieu de ce parc silencieux, dans ce fier château, entre sa mère, veuve

inconsolable, d'esprit faible et veule, et Gervel, pour lui véritablement *le Maître*.

Ah ! celui-là avait su le conquérir.

Un être étrange, cet homme, concernant le passé duquel on ne savait rien de certain. On avait bien, un jour, « discrètement » fait savoir à la noble châtelaine que le précepteur par elle pris à gages avait été autrefois dans les ordres, qu'il avait dû s'en retirer ayant perdu la foi, ayant même été accusé, ajoutait-on, de magie ou de satanisme, on ne savait quoi au juste. Mais dans tout cela, rien de probant ; des calomnies intéressées, pensa la comtesse, et dont il ne fallait faire nul cas. Car Gervel assistait régulièrement, les dimanches, aux offices célébrés dans la chapelle de Mavesée !

Et pourtant cela était vrai, en partie du moins. Oui, le professeur de Jacques était mage à sa façon.

Il avait passé ses premières années dans le port tranquille et sûr des âmes, bercé, nourri, élevé même aux honneurs dans l'Église.

Mais, un jour, il avait voulu comprendre. Car, jusqu'alors, il n'avait fait qu'écouter le verbe sans en avoir nulle intelligence. Il s'était enfin heurté au mystère ; il avait senti sa croyance chanceler.

Puis, juste en ce temps-là, pour la première fois, il avait remarqué tous les compromis que tolérait la foi tiède, accommodante, si mondaine et si flottante, de la plupart des âmes pieuses au milieu desquelles il vivait ; et il avait trouvé fade cette religion facile, dont l'atmosphère tempérée suffit, sans doute aux foules, mais qui le laissait, lui, plein de désirs inassouvis.

Pris entre le doute tenaillant et les attirances de la mystique, il s'était débattu longtemps. La souffrance que son âme endurait, l'avait découragé et fatigué jusqu'au dégoût.

Il n'avait pu surtout se résigner à éteindre son imagination, à anéantir ses facultés, et, dans ce désarroi de tout son être, il s'était enfui, se dépouillant de ses insignes sacerdotaux, espérant

échapper à lui-même, recommencer une existence morale...

Or, il s'était mépris sur la psychologie de sa propre douleur. Ce n'était point le servage de croire au surnaturel qui le poignait au cœur et l'angoissait ; car son âme, malgré ses révoltes, avait au fond d'elle-même d'impétueuses aspirations vers « la nuit obscure », qui est, à ce qu'on dit, « l'état mystique préparatoire à la lumière absolue de Dieu ».

En réalité, dans l'apeurement de la crise traversée, il avait détesté surtout ce que sa religion avait, dans ses formes ordinaires et vulgaires, de mesquin, de banalement « bourgeois », enfin de *laid*. Il avait détesté *le laid* !

Il n'avait pas compris l'élévation du dogme, n'avait point senti le sublime de la loi de charité et de la loi de renoncement, et n'avait pas été ému par la grandeur troublante et par l'imposant attrait du mystère.

Car son cerveau était un prisme étrange à travers lequel la beauté décomposée n'apparaissait que dans ses éléments plastiques, et dans lequel s'éteignait tout ce qui n'était ni forme, ni couleur.

Lorsqu'il s'était ainsi repris à une religion, dont l'esthétique est presque exclusivement d'ordre spirituel et moral, Gervel – mû, sans qu'il s'en rendît compte, par une soif immodérée de choses depuis longtemps souhaitées et possibles enfin – s'était mis à s'instaurer pour lui-même un culte païen et despotique, du beau selon son âme, du beau *formel* et marmoréen.

Au cours de voyages entrepris, ses yeux et son esprit s'étaient saturés de la contemplation des sculptures et des architectures antiques, des immenses richesses picturales amassées par les siècles. Tous ses sens s'étaient laissé bercer à des sons et à des rythmes, aux harmonies tout externes, en musique et en littérature, où il ne s'arrêtait à rien au-delà. Il avait adoré la ligne, vénéré le relief, dressé en son cœur des autels à

des ciels de Vernet et à d'irradiantes carnations de Rubens, communié, enfin, de sculpturales polyphonies et de mélodieux poèmes.

Mais il n'avait senti rien de la *vie* des œuvres, ne la soupçonnant même pas, cette vie, ne cherchant que la froide jouissance de la plasticité des choses.

Ainsi il s'était *impassibilisé* de plus en plus, au point de mépriser toute poésie *pénétrante*, profonde et toute pensée *émue*, de ne voir plus dans les hommes et les êtres en général, que des formes toujours, réalisant partiellement et inégalement son étroit concept de la beauté.

Il s'était aussi fait une philosophie et une morale adéquates à l'inouïe et exclusive latrie qu'il avait instituée en l'honneur de toute *forme*.

Il aimait ses semblables en raison directe de leur puissance respective à pourvoir à ses joies égoïstes d'esthète. Il trouvait toute douleur choquante et toute misère laide, sans y compatir, comme si son cœur s'était figé en sa poitrine. Il estimait que le travail était chose presque

toujours disgracieuse ; et les sueurs du prolétaire l'écœuraient, sans qu'à son dégoût se mêlât la moindre pitié.

Les plus nobles actions le laissaient indifférent, à moins que ceux qui en étaient les héros ne l'intéressassent par leurs performances ou que leurs gestes ne fussent beaux.

Car le beau – et quel beau ! – voilà désormais l'unique recherche de son intelligence ; c'était pour lui le motif et l'excuse de tout, et dans son cerveau, il n'y avait, semblait-il, plus de place pour les notions du bien et du vrai, ou, plutôt, ces deux-ci s'y étaient confondues avec celle-là et avaient été absorbées par elle.

Tel avait été Gervel : un intellectuel, mais un intellectuel anormal, chez qui la minime émotivité native s'était comme atrophiée, et qui avait érigé en système quasi-religieux sa monstrueuse insensibilité.